NOTICE

SUR

LE P. HENNEPIN D'ATH

PAR

FÉLIX VAN HULST.

2e ÉDITION.

LIÉGE
FÉLIX OUDART ÉDITEUR DE LA REVUE DE LIÉGE.
1845

Bibliotheca
Regia

Z. 213-394-7

LE P. HENNEPIN D'ATH.

EXTRAIT DE LA REVUE DE LIÉGE

X. 613-394-7

TYPOGRAPHIE DE FÉLIX OUDART
à Liége.

NOTICE

SUR

LE P. HENNEPIN D'ATH

PAR

FÉLIX VAN HULST.

Illi robur et æs triplex.....
HORAT.

2me ÉDITION.

LIÉGE
FÉLIX OUDART ÉDITEUR DE LA REVUE DE LIÉGE.
1845

LE P. LOUIS HENNEPIN

D'ATH.

Illi robur et æs triplex.....
HORAT.

Voici encore un Belge, que les Français ont adopté comme leur et dont fort peu de ses compatriotes connaissent la vie si curieuse, l'origine si humble et le nom même peut-être, quoique bien digne de quelque éclat.

M. Eyriès, le géographe, qui assurément connaissait le lieu de naissance de celui qui descendit le premier jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique et remonta jusque près de sa source, le grand fleuve du Mississipi, et qui dota la France d'un pays plus étendu que l'Europe, se tire d'affaire en disant qu'il était né en Flandre (*Biographie Univ.* au mot Hennepin); ce qui

permet de croire qu'il était des environs de Lille, pour la satisfaction de ceux qui n'aiment pas que les Belges aient eu jamais des hommes de lettres ou des savants. Heureusement qu'en France même, et dans cette partie précisément que Louis XIV détacha violemment de l'ancienne Belgique, il y a des hommes, occupés d'études historiques consciencieuses, et qui, trouvant assez glorieux tel qu'il est réellement, le passé qu'ils ont eu en commun avec nous, s'attachent incessamment à en faire revivre les souvenirs, sans s'inquiéter beaucoup s'il en réjaillira quelque brillant reflet sur les Belges, leurs anciens frères. Tels sont particulièrement les travaux, qui remplissent habituellement les *Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, dirigées par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux. C'est une notice publiée par ce dernier, qui, en suppléant à la sécheresse des huit lignes de Foppens et à quelques réticences assez étranges de M. Eyriès, et en ajoutant aux notes biographiques déjà fort intéressantes de Paquot [1], nous a fait penser qu'il ne serait pas indifférent à nos lecteurs de trouver ici quelques détails sur les travaux et sur la vie agitée du P. Hennepin. Ni Moréri, ni Bayle, ni Ladvocat, ni leurs continuateurs n'ont jugé à propos d'en parler. La biographie connue sous le nom du général de Beauvais, et le dictionnaire du P. De Feller (édit. de Paris in-8°, Méqui-

[1] Paquot, (*Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas*) donne une notice du P. Hennepin, d'après les relations publiées par ce dernier.

gnon, tome 6), contiennent tous deux une notice qui n'est guère moins sèche ni plus instructive que celle de Foppens.

Louis Hennepin naquit à Ath, vers 1640. Son âme ardente trouvant insipides les plaisirs et les grandeurs du monde, le porta, comme beaucoup d'autres à cette époque, vers les austérités et l'humilité de la vie religieuse. Il entra dans l'Ordre de saint François et alla faire son noviciat, au couvent des récollets de Béthune en Artois, où il eut pour directeur un homme qui, animé lui-même d'un saint zèle pour les prédications et les missions lointaines, éveilla sans doute chez le jeune novice le désir d'affronter des fatigues et des périls, pour la propagation du christianisme. Ce bon Père, qu'il eut plus tard pour compagnon de mission en Amérique et qui dans un âge très-avancé, périt malheureusement, massacré par des sauvages, au bord de la rivière des Illinois, s'appelait Gabriel de la Ribourde. Jamais le souvenir de ce premier guide de sa jeunesse ne se représente à la mémoire du P. Hennepin sans qu'il ne paie à ses vertus un juste et touchant tribut de tendresse et de reconnaissance[1]. C'est à ses sages leçons qu'il attribue l'attachement, dont il ne cessa de faire preuve pour la règle dont il avait accepté le joug ; c'est d'après ses principes

[1] *Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé dans l'Amérique entre le Nouveau Mexique et la mer glaciale... par le R. P.* LOUIS HENNEPIN, *missionnaire récollect et notaire apostolique.* Utrecht. Guill. Broedelet, in-12, 1697. Chap. I. p. 8, *passim*, et particulièrement chap. LXV, p. 488 et 494.

qu'il se représentait la civilisation des peuples barbares comme la plus noble des missions, et le bonheur de leur faire adopter les maximes de l'Evangile comme la plus glorieuse des conquêtes [1].

La passion des voyages lointains, innée en quelque sorte chez le P. Hennepin, entrait sans doute pour beaucoup, à son insu, dans la ferveur qui le portait à se préparer aux missions d'outre-mer. Ses vœux furent pourtant contrariés bien des fois avant de pouvoir être satisfaits.

Le P. Hennepin avait à Gand une sœur mariée, douce amie de son enfance, qu'il voulut revoir avant de solliciter la permission de sortir du pays natal. Cette bonne sœur employa tous les moyens et tous les raisonnements que lui suggérait sa tendresse pour le détourner de ses projets d'émigration. Ne pouvant l'y faire renoncer, elle le retint du moins auprès d'elle, quelque temps, sous le prétexte de lui apprendre le flamand, qu'il avait besoin de connaître pour exercer des missions dans les provinces où se parlait cette langue en Belgique [2].

Avec les goûts du P. Hennepin on a bientôt appris une

[1] *Nouveau voyage d'un pays plus grand que l'Europe...*, *par le Révérend P.* LOUIS HENNEPIN, *missionnaire recollect et notaire apostolique...* Utrecht, Ernestus Voskuyl, 1698 in-12, chap. XXXIII, p. 286 et *passim*. V. aussi la Notice publiée par M. ARTHUR DINAUX, dans les *Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, tom. V. p. 67.

[2] *Nouvelle découverte d'un très-grand pays*, etc. Chap. Ier, p. 9.

langue nouvelle. Dès qu'il sut le flamand, toute l'ingénieuse sollicitude de sa sœur chérie échoua devant la ferme résolution du pauvre enfant de Saint-François, de voyager du moins sur le continent en attendant qu'il lui fut permis de passer les mers. L'Italie d'abord, toute couverte de grandes et belles églises et des couvents les plus considérables de son Ordre, puis une grande partie de l'Allemagne, furent visitées par le P. Hennepin, avec la permission de son général; mais selon la règle, et pour rappeler sans cesse à ceux qui la subissent, les principes de soumission et d'humilité dont ils doivent être animés, cette permission était donnée sous la forme d'un ordre communément désigné sous le nom d'*obédience*. Il put du moins, comme il le dit naïvement *commencer à satisfaire sa curiosité naturelle* [1].

S'il avait pu oublier que ce n'était pas seulement pour la forme que les permissions accordées par les supérieurs de son Ordre sont qualifiées *d'obédiences*, il n'aurait pas tardé à s'en souvenir à son retour : car, lorsqu'il demanda au R. P. Herinckx, qui fut plus tard évêque d'Ypres, la permission de continuer ses pérégrinations, il reçut pour toute réponse l'ordre d'aller remplir au couvent de Halle, qui faisait alors partie du Hainaut, le ministère auquel les enfants de St.-François, comme ceux de St.-Dominique, devaient la dénomination de *prêcheurs* sous laquelle le peuple les désignait en Belgique.

[1] *Nouvelle Découverte*. Chap. I, p. 11.

Après avoir exercé la prédication pendant un an dans le canton de Halle, il fut envoyé au couvent de Biez, en Artois, d'où il reçut l'ordre d'aller faire la quête à Calais, au moment de la rentrée des pêcheurs et pendant la salaison des harengs. De Calais, il revint au couvent par Dunkerke, et tout en s'acquittant des humbles fonctions qu'on lui avait assignées, il rencontrait sur ces côtes des occasions d'entretenir ou de réveiller chez lui le goût des voyages.

Dès lors, en effet, comme il nous l'apprend lui-même, son plaisir le plus vif était d'entendre les relations des capitaines au long cours. Sa profession ni sa robe ne lui permettant pas de s'arrêter ostensiblement dans les tavernes où les hommes de mer avaient coutume de faire le plus complaisamment le récit de leurs aventures, le Révérend Père se tenait blotti et caché derrière les portes, pour écouter sans être vu, et, quoiqu'il eût peine à supporter l'odeur du tabac, il avoue qu'il aurait volontiers « passé des jours et des nuits sans manger, dans cette occupation, parce qu'il y apprenait toujours quelque chose de nouveau, touchant les mœurs et les manières de vivre des nations étrangères et touchant la beauté, la fertilité et les richesses des pays où ces gens avaient été [1]. »

Ne pouvant encore satisfaire sa passion pour les voyages lointains, il essaya de la tromper en quelque sorte, en obtenant une mission pour la Hollande, où il pénétra en suivant

[1] *Nouvelle Découverte*, etc. Chap. Ier, p. 12.

l'armée d'invasion de Louis XIV. Il s'arrêta huit mois à Maestricht, où il se fit aumônier et administra les sacrements aux blessés. Victime de son zèle, il y fut attaqué d'une maladie d'hôpital qui le mit à deux doigts de sa perte. Guéri par un habile médecin hollandais, il n'en continua pas moins l'exercice du rude ministère qu'il avait embrassé, car l'année suivante (1674), il assistait encore les blessés sur le champ de bataille de Seneffe (Le 11 août 1674). [1]

Mais une autre mission « plus complète, plus aventureuse et plus appropriée à ses goûts naturels, » comme le dit M. Arthur Dinaux [2] devait enfin succéder à ce second noviciat de l'humble Père récollet. L'année qui l'avait vu soigner les blessés à Seneffe (1674) fut aussi celle où la capitale du Canada, Québec, fut érigée en évêché [3]. A cette occasion le P. Hennepin fut envoyé par ses supérieurs à la Rochelle, pour s'y embarquer en qualité de missionnaire dans le Canada.

A deux lieues de la Rochelle, se trouvait une cure momentanément vacante par l'absence du desservant. En attendant l'embarquement, le P. Hennepin remplit, pendant deux mois, les fonctions pastorales de ce pauvre village, et fit la mission dans l'Aunis où l'illustre Fénélon devait aussi, quel-

[1] *Nouv. Découv.* p. 13.

[2] *Archives historiques et littéraires du Nord de la France*, etc. loc. cit.

[3] *Tablettes chronologiques* de l'abbé LENGLET-DUFRESNOY (anno 1674).

ques années après (en 1686), aller exercer le même ministère avant d'être archevêque de Cambrai.

Il s'embarqua en 1676 avec le pieux François De Laval, fils du seigneur de Montigny, auparavant évêque de Pétrée (*in partibus infidelium*), nommé premier évêque de Québec. De ce voyage étaient aussi : M. De Barrois, secrétaire de M. De Frontenac, gouverneur du Canada, puis vice-roi de la Nouvelle-France; et un sieur Cavelier De La Salle qui devint plus tard chef de l'expédition dans l'intérieur des terres, et qui, par cette raison, mérite d'être signalé de prime abord. C'était un Normand, qui avait été jésuite, sans prendre les ordres majeurs toutefois, car il avait quitté la robe avec le congé de ses supérieurs [1]. Voici comme le dépeint notre récollet voyageur, qui, comme nous aurons l'occasion de le voir, n'avait jamais eu lieu de se louer de lui : « C'était un homme d'un grand mérite, constant dans les adversités, intrépide, généreux, engageant, adroit, habile et capable de tout [2]; » mais en même temps, comme étaient la plupart de ces infatigables chercheurs d'aventures, soupçonneux, défiant et implacablement jaloux des découvertes qu'il n'avait pas faites lui-même. Le P. Charlevoix, qui est bien loin de rendre toujours justice au P. Hennepin,

[1] *Nouveau Voyage d'un pays plus grand que l'Europe*, etc. Chap. VIII. p. 80. — *Histoire et description générale de la Nouvelle France, par le P.* DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jésus. Paris, Rollin 1744, in-12. Tom. 2. Liv. X. p. 263.

[2] *Nouv. Voyage*, etc. Chapitre VII. p. 79.

ajoute que « La Salle ne sut ni se faire aimer, ni ménager ceux dont il avait besoin et que, dès qu'il eut de l'autorité, il en usa avec dureté et avec hauteur. Avec de tels défauts il ne pouvait pas être heureux, ajoute-t-il; aussi ne le fut-il point [1].

Ce M. De La Salle avait amené, comme particulièrement attachés à sa personne, un M. Cavelier, prêtre, son frère, et un M. De Tonti, gentilhomme italien, impliqué dans la dernière révolution napolitaine et obligé, par cette raison, d'émigrer d'un royaume où l'autorité de l'Espagne était rétablie [2] : ce M. De Tonti que La Salle destinait à être commandant du fort de Crevecœur que nous verrons bâtir par nos voyageurs sur la rivière des Illinois, fit plus tard une relation de la seconde expédition dans laquelle La Salle périt d'une manière tragique, assassiné par des hommes de son équipage. Il y avait encore un M. Joutel qui servit de pilote à La Salle pendant son second voyage et sur le journal duquel fut aussi rédigée, par un M. De Michel, une autre relation de cette expédition [3]; le vieux père Gabriel de la Ribourde, ancien directeur du P. Hennepin, quelques autres

[1] *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, par le P. De Charlevoix *loco citato*.

[2] Son père compromis comme lui dans la même révolution, vint s'établir en France, où il imagina le système de rente viagère appelé d'après lui tontine. V. *Hist. de la Nouv. France* du P. Charlevoix, tom. 2, p. 266.

[3] *Journal historique du dernier voyage que feu M. De La Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière de Mississipi*, etc. Paris, Etienne Robinot, 1713, in-12.

religieux et une troupe de filles envoyées au Canada, dont on avait donné la difficile direction au P. Hennepin.

Ces pauvres créatures furent malheureusement la première occasion de la mésintelligence qui éclata entre le sieur De La Salle et le P. Hennepin. Le premier trouvait bon, pour égayer la traversée, d'accorder beaucoup de liberté à ces filles; le second, tenu à plus de sévérité et par les devoirs de son état et par l'ordre exprès de l'évêque de Québec qui était à bord, employait toute son influence pour les ramener à l'observation des lois de la décence. Des paroles un peu vives étant un jour échappées à ce sujet à M. De La Salle, le P. Hennepin répondit qu'il ne croyait pas être *pédant* en remplissant son devoir. Ce mot de *pédant* prononcé par le religieux sans mauvaise intention et seulement pour se disculper, avait alors une double signification : il blessa au vif l'homme qui avait été ce que nous appellerions aujourd'hui maître-d'études chez les jésuites, pendant tout le temps qu'il avait porté la robe. Quoi que pût faire et dire le P. Hennepin, le gentilhomme normand, devenu capitaine, en garda toujours le souvenir [1].

L'évêque qui avait néanmoins reconnu, pendant la traversée, le zèle et la prudence que le récollet avait déployée pour instruire ou ramener aux sentiments religieux, non seulement les filles embarquées pour le Nouveau-monde, mais encore les hommes de l'équipage qui en avaient besoin,

[1] V. l'avis au lecteur de la *Nouvelle découverte*, etc.

chargea le Révérend Père, à son arrivée à Québec, de prêcher l'Avent et le Carême au couvent des Augustines de la capitale du Canada[1].

« Cependant son inclination naturelle, nous dit-il naïvement, ne se satisfaisait point de tout cela. » Il allait donc souvent à vingt ou trente lieues de son habitation, portant sur lui une petite chapelle, pour pouvoir officier partout, marchant sur de larges raquettes pour ne point enfoncer dans la neige et s'abîmer dans des précipices; parfois, pour se soulager un peu, faisant tirer son mince équipage par un gros chien qu'il avait amené avec lui. « La gelée me perçait souvent jusqu'aux os, ajoute-t-il, j'étais obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit, de peur de mourir de froid, et je n'avais que très-modiquement ce qu'il me fallait pour vivre et m'empêcher de périr de faim pendant le voyage[2]. »

Pendant l'été, il était obligé, pour continuer sa mission, de cotoyer les grands lacs et les immenses rivières de ces régions dans de petits canots d'écorce de bouleau, d'une extrême légèreté, lesquels étant ronds en dessous, sont très-sujets à chavirer, quand on fait la moindre manœuvre imprudente[3]. « C'est ainsi, dit M. Arthur Dinaux, en faisant allusion à ces détails, qu'il portait la communion

[1] *Nouvelle Découverte*, etc. Chap. II, p. 16.

[2] *Nouvelle Découverte*, etc. Chap. II, p. 17.

[3] *Ibid.* p. 18, et *Nouveaux voyages de M. le baron de* LAHONTAN *dans l'Amérique septentrionale*. La haye, 1703, in-12, tom. 1er, lettre 6e p. 34

aux peuples de ces contrées lointaines et qu'il préludait aux grandes découvertes qu'il opéra dans ce monde nouveau [1]. »

Le P. Hennepin avait pour compagnon dans ses explorations un autre récollet, son compatriote et son condisciple le P. Luc Buisset [2] qui revint aussi mourir en Belgique, où nul ne s'est occupé que nous sachions, du soin de recueillir simplement son nom. Avez-vous parcouru cette belle vallée de la Sambre dont les méandres vingt fois traversés par le *railway*, depuis l'ancienne et pittoresque abbaye de Floreffe jusqu'à Charleroy, font croire au voyageur emporté par le rapide convoi, que vingt rivières différentes entrecoupent ces riches pâturages? Eh bien! là où de vastes usines sont venues s'accumuler, vous aurez distingué sans doute, au bord de l'eau, une jolie maison de campagne qui appartient, si je ne me trompe, à l'un de nos anciens représentants les plus connus par la sincérité et la chaleur de leur patriotisme. Cette terre s'appelle *Saint-François*. C'est là qu'était jadis le couvent qui servit de retraite au Révérend Père Buisset, revenu des bords du lac Ontario et du Mississipi; c'est là que repose encore, dans quelque coin obscur, à moins qu'elle n'ait été troublée par les démolisseurs et dispersée peut-être avec les débris de l'ancien couvent, la cendre de l'un des deux humbles prêtres qui avaient exploré les pre-

[1] *Archives du nord*, etc. p. 69.

[2] *Nouvelle Découverte d'un très-grand pays*. Chap. IV, p, 24. *Nouveau voyage d'un pays plus grand que l'Europe*. Chap. XXX, p. 257.

miers, un territoire plus étendu que toute notre Europe. Et le souvenir si facile à conserver d'un si grand fait, notre ingrate mémoire n'en avait tenu jusqu'à présent aucun compte ; son nom même, ce modeste nom du P. Buisset d'Ath, nul de nous ne l'avait retenu, nul ne s'est mis en peine en foulant le sol de Saint-François, de s'assurer si aucune trace d'inscription ne pourrait nous indiquer le lieu qu'on lui assigna pour dernière demeure !

Mais revenons à leurs périlleuses expéditions. A peine le P. Hennepin s'était-il familiarisé avec les étranges moyens de voyager que nous avons indiqués plus haut, qu'il fut envoyé, avec le P. Buisset, chez les Iroquois, au bord du lac Ontario. Ils y construisirent une chapelle et y restèrent quelque temps. Ensuite ils allèrent passer près de deux ans, sur le même lac, au fort de Cátarockoui, nommé de Frontenac (d'après le nom du gouverneur du Canada à cette époque), et y fondèrent un couvent de leur ordre pour les missions [1].

Le P. Hennepin retourna ensuite prendre les instructions de ses chefs à Québec. De là, il s'embarqua dans un de ces petits canots d'écorce dont nous avons déjà parlé, muni de sa petite chapelle portative et d'une natte de joncs qui devait lui servir de lit et de matelas [2], avec la mission d'aller explorer la partie Sud-Ouest de la Nouvelle-France. Il se retrouva

[1] *Nouvelle découverte*, etc. Chap. V, p. 30 et chap. XIII, p. 60.
[2] *Ibidem*. p. 63.

le 2 novembre 1678 au fort de Frontenac, où était resté le P. Buisset. Le 18, ils montèrent sur un brigantin commandé par De La Salle, traversèrent le lac Ontario, et entrèrent le 6 décembre dans le fleuve saint-Laurent. Après quelques jours de navigation, ils ne tardèrent pas à être arrêtés, frappés de stupeur et d'admiration, devant la chute d'eau la plus imposante du globe, la célèbre cataracte du Niagara, nom que prend le fleuve en passant du lac Erié dans le lac Ontario [1].

Toute la troupe erra longtemps dans les lacs et aux environs du *Saut du Niagara*, (comme on l'appelle dans cette première relation) jusqu'au commencement du mois d'août 1679 [2]. Après plusieurs courses assez heureuses pour La Salle, son brigantin s'étant trop approché de terre, s'était brisé [3]. Un an après cet accident, c'est-à-dire au mois d'août 1679, comme nous l'apprend le P. Hennepin, ils s'embarquèrent sur un autre navire construit par eux, à l'embouchure du lac Erié, et traversèrent le lac Huron en se dirigeant vers Michillimakinac [4]. Le 2 septembre, ils naviguaient dans le lac Michigan ou lac des Illinois. Le 18, ils se séparèrent de leur embarcation qui se perdit au milieu du lac, sans qu'on sût bien précisément par quelle cause, et le lendemain

[1] *Nouvelle Découverte*. p. 75.
[2] *Ibidem*. Chap. XV, XVI, XVII, et XVIII.
[3] CHARLEVOIX. *Histoire générale de la nouvelle France*. Tom. 2, p. 267.
[4] *Nouvelle Déc*. Chap. XIX, — CHARLEVOIX, p. 268.

ils se remirent à voguer dans le même lac des Illinois, sur quatre canots portant leur petite troupe, réduite à quatorze hommes[1].

Nous voici parvenus à l'époque des découvertes les plus importantes du P. Hennepin, de celles qui furent la source de la jalousie de quelques-uns de ses compagnons de voyage moins heureux que lui, et particulièrement du sieur de La Salle, et par suite de cette indigne jalousie, l'origine de toutes les tribulations qui suivirent le bon Père en Europe. Il avait eu pourtant la délicatesse de ne point parler de ses découvertes sur la partie inférieure du Mississipi, dans le premier ouvrage qu'il publia du vivant de La Salle. Il savait que la reconnaissance de l'embouchure de ce fleuve était le principal but de l'ambition de ce capitaine, et voulait, dit-il lui-même, lui en laisser tout l'honneur. De là des réticences qui répandent quelque obscurité dans cette première relation et qui servirent même de prétexte aux détracteurs du missionnaire, pour signaler de prétendues contradictions dans ses récits. Partout, (dans ses diverses narrations), le P. Hennepin parle de La Salle avec des ménagements que ne gardent même pas ceux qui l'ont voulu préconiser aux dépens du Récollet. Toute sa modestie ne put le garantir des ressentiments de l'homme, dont il avait plusieurs fois blessé l'amour-propre, sans le vouloir.

[1] CHARLEVOIX, p. 268. — *Nouv. découv.* Chap. XX et suiv.

Avant la perte de leur brigantin, la troupe du sieur de La Salle s'était déjà divisée à la suite d'une violente tempête qui avait même déterminé quelques hommes de l'équipage à déserter, plutôt que de continuer à braver tant de dangers réunis. Le Chevalier de Tonti avait été détaché pour aller à la recherche des déserteurs. Le 3 décembre 1679, le sieur de La Salle et le Chevalier de Tonti joints aux quatre missionnaires récollets, le vénérable P. de La Ribourde, avec ses trois anciens élèves le P. Hennepin, le P. Buisset, et le P. Zénobe Membré, et trente hommes qu'ils étaient parvenus à rallier, quittèrent le lac des Illinois et le fortin qu'ils avaient construit sur ses bords. Huit de ces canots légers que les voyageurs transportent sur leur dos d'une rivière à une autre, servirent à la petite troupe pour remonter la rivière des Miamis et entrer dans celle des Illinois, où ils bâtirent le fort de Crèvecœur, vers la mi-janvier 1680[1].

De là, le sieur De La Salle fut obligé de retourner au fort de Frontenac accompagné du P. Buisset, pour chercher du renfort, laissant le commandement du fort de Crèvecœur au sieur de Tonti, avec le P. Zénobe Membré, le P. de La Ribourde et la plupart des soldats. Abusant de l'extrême désir que le P. Hennepin avait toujours témoigné pour les excursions lointaines, il lui confia une mission devant laquelle le courage de ce dernier fut d'abord sur le point de reculer : il ne s'agissait de rien moins, que de s'embarquer seul, dans un petit

[1] *Nouvelle Découverte*, etc. Chap. XXXIII et chap. XXXIV, p. 223.

canot, avec deux rameurs de l'équipage, pour reconnaître la rivière des Illinois, dont on savait par tradition qu'elle devait se rendre au Mississipi, et arrivé là de remonter le fleuve vers sa source, que l'on supposait beaucoup plus à l'Ouest qu'elle ne l'est réellement. Le P. Hennepin avoue qu'il allégua d'abord divers motifs pour se soustraire à une exploration aussi périlleuse, mais le sieur De La Salle insistant avec sa hauteur accoutumée, le P. de La Ribourde usa de la grande influence qu'il avait sur l'esprit de son ancien élève pour l'y déterminer, et, le 29 février 1680, notre intrépide voyageur, suivi seulement de deux hommes qu'il appelle Michel Ako et le Picard du Gay, descendit la rivière des Illinois dans un frêle canot d'écorce, portant quelques petits objets propres à être offerts en présent aux sauvages et un petit chien pour servir de guet [1].

Quelques jours plus tard, notre missionnaire découvrit le *Meschasipi* ou *Grand fleuve*, dans lequel se jette la rivière des Illinois, qu'il venait de descendre. Il fut obligé de séjourner à l'entrée du fleuve jusqu'au 12 mars, pour laisser passer les glaçons charriés par les eaux [2]. Arrivé là, le P. Hennepin devait, comme nous l'avons vu, et voulait, quoi qu'il dût lui en coûter, remonter vers le Nord-Ouest; mais ses deux hommes qui avaient déjà souffert beaucoup du froid et de la

[1] *Nouvelle Découverte*. Chap. XXXV, p. 235 et suiv. et chap. XXXVI, p. 241.

[2] *Nouv. Découv.* Chap. XXXVII, p. 250.

faim, et qui appréhendaient surtout la férocité des sauvages du Nord, voulaient absolument descendre vers les contrées plus douces du Midi. « J'étais assuré d'une manière à n'en pouvoir douter, nous dit-il, que si je descendais le Meschasipi, le sieur De La Salle ne manquerait pas de me décrier dans l'esprit de mes supérieurs, parce que je quittais la route du Nord que je devais suivre selon ses instructions. Mais, d'autre part, je me voyais à la veille de mourir de faim et de ne savoir que devenir, parce que les deux hommes qui m'accompagnaient, menaçaient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit et d'emmener le canot avec ce qui était dedans, si je les empêchais de descendre vers les nations qui habitent au bas de ce fleuve [2]. »

Tels furent les motifs, qui obligèrent le P. Hennepin à se rendre vers le Midi, où il entrevit l'embouchure du fleuve dans le Golfe du Mexique, après deux semaines de navigation. Toujours à la discrétion de ses deux compagnons, qui, déserteurs de l'armée du roi d'Espagne, n'osaient aller plus loin, parce qu'ils savaient, par ouï-dire, que le Nouveau Mexique devait être de ce côté-là, le P. Hennepin fut forcé de rebrousser chemin avant d'avoir complétement exploré l'embouchure du Mississipi. « Tout ce que je pus obtenir d'eux, avant de remonter, fut qu'ils écarrissent un arbre de bois dur, dont nous fîmes une croix d'environ dix à douze pieds

[2] *Nouv. Découv.* Chap. XXXIX, p. 276.

de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle était d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom et le leur, et un récit succinct de notre voyage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques hymnes propres à notre dessein, comme le *Vexilla Regis*, et ensuite nous partîmes [1].

C'est la relation de cette partie du voyage du P. Hennepin que le P. Charlevoix traite de roman dans son *Histoire générale de la Nouvelle-France* [2], reproduisant, sans se mettre en peine des réfutations que le P. Hennepin avait déjà publiées lui-même [3], les objections que le fameux Scaliger avait faites en Hollande, sur l'impossibilité prétendue d'une si prompte navigation. Eyriès fait remarquer avec raison que le missionnaire entre dans des détails dont l'exactitude a été reconnue depuis lors, et tels qu'ils ne peuvent laisser de doutes sur la sincérité des récits qui les contiennent. » Dans son second ouvrage, dit ce géographe, il parle d'une rivière venant de l'Occident, qui lui parut presque aussi grosse que le Meschasipi où elle tombe. Le tableau qu'il fait de la source, d'après les récits des sauvages, s'accorde parfaitement avec ce que l'on a su récemment sur les sources du Missouri [4].

En remontant le fleuve dont ils suivaient toujours le bord

[1] *Nouv. Déc.* Chap. XXXIX, p. 276.
[2] Liv. X, p. 270 et suiv.
[3] Préface du *Nouveau Voyage*, etc.
[4] *Biographie Universelle*. Tom. 20, p. 64.

pour éviter les grands courants, ils furent d'abord très-bien traités par les sauvages qui rendirent aux deux compagnons du P. Hennepin le courage d'aller plus au nord. Il avait commencé à remonter le 1er avril 1680, le 24 il dépassait déjà l'embouchure de la rivière des Illinois: Une fois passé ce point ce fut pour leur propre sûreté que ses hommes consentirent à s'avancer toujours plus au nord, pour échapper à des sauvages dont ils redoutaient l'approche. De cette manière, ils arrivèrent enfin à une grande chute d'eau que le P. Hennepin baptisa du nom de *Saut-de-Saint-Antoine* en souvenir du P. de La Ribourde et en l'honneur du patron de la Province d'Artois où il avait fait son noviciat.

Ici commence la plus pénible partie de la vie de l'enfant de Saint François. Avant de parvenir à la source du Mississipi il fut enlevé par des sauvages avec ses deux compagnons, et le calumet de paix qu'il avait reçu d'une peuplade voisine ne pouvait les rassurer, car ces peuples dont ils n'entendaient pas la langue refusaient d'y fumer, ce qui dénote en général l'envie qu'ils ont de se défaire de leurs prisonniers. Leurs horribles cris et la difficulté avec laquelle ils accordaient une portion insuffisante de sagamité, ou mauvaise bouillie de folle-avoine, comme l'appelle le P. Hennepin, leur faisaient croire à chaque instant qu'ils allaient être massacrés.

C'est au milieu de ces continuelles angoisses qu'ils furent promenés par ces barbares de tribu en tribu, avant de parvenir à se familiariser avec leur langage et à comprendre le

sens des inquiétantes démonstrations dont ils étaient l'objet. Le P. Hennepin cependant obtenait de temps à autre un traitement plus doux, c'est-à-dire qu'on lui accordait parfois un petit fragment de chair boucanée, à raison des services que lui permettaient de rendre quelques notions chirurgicales qu'il possédait. Malgré ces légères faveurs, jamais prodiguées, le P. Hennepin ne pouvait ni se rassurer complétement, ni surtout consoler ses deux compagnons de voyage : Aucun des trois, tout accoutumés qu'ils étaient aux plus rudes fatigues, ne pouvait se faire, mal nourris comme ils l'étaient, à suivre les marches forcées de leurs terribles maîtres; mais ceux-ci ne voulant ni rallentir leur course ni perdre leurs prisonniers, usaient de temps en temps d'un moyen infaillible pour les forcer à suivre, c'était de mettre derrière eux le feu aux grandes herbes desséchées des prairies : l'incendie rapide auquel les sauvages échappaient en courant, aurait atteint les Européens, s'ils n'avaient, bon gré malgré, égalé l'agilité des sauvages, pour soustraire leurs jambes aux flammes.

Enfin, après avoir été plusieurs fois exposé à divers dangers de mort, le P. Hennepin fut adopté par un chef qui avait perdu son fils à la guerre contre les Miamis. Ses deux compagnons ayant été adoptés aussi par d'autres chefs, ils se virent séparés, à leur grand regret, et le malheureux Missionnaire eut presque autant de peine à s'accoutumer aux marques de tendresse qu'on lui prodiguait depuis son adoption, qu'il en avait eu auparavant

pour supporter leurs brutalités. Voyant qu'il était exténué de fatigue, on l'enferma plusieurs jours de suite nu dans une étuve fortement chauffée, entre quatre sauvages également nus, qui tout baignés de sueur eux-mêmes, le frottaient, le frictionnaient et l'oignaient de diverses espèces de graisse, quelque chose qu'il pût dire ou faire pour s'en préserver. Quand il n'en pouvait plus, des vieillards venaient gémir autour de lui et pleurer amèrement sur sa tête, le tout pour honorer la mémoire du jeune guerrier qu'il devait remplacer, et le rendre lui-même capable de le faire oublier. Le fait est qu'au bout de quelques jours de cet étrange régime évidemment contrefait naguère par des médecins, qui voudraient faire passer leurs moyens curatifs pour des inventions, le P. Hennepin avoue qu'il se sentit une vigueur toute nouvelle [1].

Pendant sa captivité et après son adoption, il eut tout le temps d'étudier les mœurs des sauvages, qu'il décrit d'une manière si naïve et si vive. Quant à la docilité avec laquelle ils se soumettent aux croyances du christianisme, elle s'explique par l'espèce d'indifférence qu'ils montrent, ou pour mieux dire, par la disposition qu'ils ont à concilier ou du moins à confondre les idées nouvelles qu'on cherche à leur inculquer, avec leurs anciennes traditions.

« Ils ont coutume, dit le P. Hennepin, de ne contredire

[1] *Nouvelle Découverte*, etc. Chap. LIII, p. 348, chap. LVIII, p. 379. — *Nouveau Voyage*, etc., préface, et chap. XVI, p. 155.

personne: Ils font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'est une profonde insensibilité pour toutes choses, mais surtout en matière de religion. Il ne faut point aller en Amérique dans l'espérance de souffrir le martyre, ajoute naïvement le bon Père: les sauvages ne font jamais mourir les chrétiens pour cause de religion [1]. »

« Quand on leur parle de la création du monde et des mystères de la religion chrétienne, ils disent que nous avons raison, et ils applaudissent en général à tout ce que nous leur disons. Mais après cela ils prétendent que nous devons avoir de notre côté, toute la déférence possible pour les contes et pour les raisonnements qu'ils nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons que ce qu'ils nous disent n'est pas véritable, ils répliquent qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous leur avons dit : que c'est manquer d'esprit que d'interrompre un homme qui parle et de lui dire qu'il avance des choses fausses. *Voilà qui est bien* disent-ils, *tout ce que tu nous as appris, touchant ceux de ton pays est comme tu l'as dit : mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre nation, qui habitons les terres en deça du grand lac.* [2] »

Vers la fin de septembre 1680, le P. Hennepin, saisissant l'occasion de leur départ pour une de ces grandes chasses qu'ils vont faire à plusieurs centaines de lieues de leurs vil-

[1] *Nouveau Voyage*. Chap. XIV, p. 146.
[2] *Ibid*. Chap. XXX, p. 256.

lages, prit enfin congé de ses hôtes et parents adoptifs, quelquefois dociles, plus souvent dangereux, selon l'expression de M. Arthur Dinaux, pour tâcher de regagner avec ses deux anciens compagnons, redevenus libres comme lui, une direction propre à les ramener à Québec. Les six mois qu'il avait passés avec les sauvages sur les bords du haut Mississipi, il les avait mis à profit, pour étudier à fond non-seulement leurs mœurs et leurs usages, afin de mieux réussir à les amener à la civilisation du christianisme, mais jusqu'à leur langue, des mots de laquelle il était parvenu à dresser un vocabulaire.

Dans les premiers temps où il s'occupait de ce travail et mettait, selon la naïve expression des sauvages, du noir sur du blanc, le P. Hennepin n'était pas encore familiarisé avec tous les mots qu'il avait déjà transcrits, de sorte que les sauvages le voyant souvent consulter son livre avant de leur répondre, prenaient le papier pour un esprit qui lui traduisait leurs pensées. Quand il hésitait à parler, ils lui disaient eux-mêmes : « Va consulter l'Esprit qui te fait connaître tout ce que nous disons [1]. »

Dans son retour à travers les grands lacs, ou mers douces, comme il les appelle, le P. Hennepin rencontra chez les Hurons un nouveau compatriote, le P. Pierson, jésuite, fils du receveur du Roi dans la ville d'Ath, qu'il dépeint comme

[1] *Nouvelle Découv.* Chap. LV, p. 359.

un bon, franc et loyal compagnon. Il passa avec lui l'hiver de 1680 à 1681, à Michillimakinac, sur les bords glacés du lac Huron. « Nous courrions sur le lac, avec des patins à la manière de Hollande, dit-il, j'avais autrefois appris ce petit manége à Gand, d'où on se rend à Bruges, avec beaucoup de plaisir en trois heures lorsque le canal est gelé [1].

Citons, à ce propos, quelques détails sur la manière, dont le P. Hennepin et les autres missionnaires vivaient habituellement dans leurs pérégrinations chez les sauvages :

« Pendant tous nos voyages, dit-il, nous avons toujours pris nos repas à terre ou sur quelque natte de joncs, quand nous étions dans une cabane de sauvages. Un fagot de bois de cèdre nous servait de chevet pendant la nuit. Nous n'avions que nos manteaux pour couverture. Nos genoux nous servaient de table, parce que nous n'étions pas accoutumés à nous asseoir à terre comme les sauvages : nous nous placions toujours sur quelques bûches qui étaient nos siéges ordinaires. Pour serviettes, nous avions des feuilles de blé d'Inde ou les herbes fanées des prairies. Hors le temps des grandes chasses, ou de certaines saisons de l'année, la viande était si rare, que nous avons souvent passé six semaines ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de chien, d'ours ou de renard, que les sauvages nous donnaient dans leurs festins..... Nos mets ordinaires

[1] *Nouv. Découv.* Chap. LXVIII, p. 435.

étaient les mêmes que ceux des sauvages, c'est-à-dire de la sagamité ou bouillie, faite d'eau avec de la farine de blé d'Inde, et des citrouilles. Pour lui donner quelque goût, nous y mêlions de la marjolaine, du pourpier sauvage et d'une certaine espèce de baume, avec de petits oignons que nous trouvions dans les bois et dans les campagnes. Notre boisson était de l'eau pure que nous prenions dans les fontaines, dans les rivières ou dans les lacs [1].

Le P. Hennepin laissa le P. Pierson continuer ses études de la langue huronne à Michillimakinac, aux fêtes de Pâques, 1681, pour se diriger vers le grand village des Iroquois, où il arriva à la Pentecôte suivante. De là il retourna au fort de Frontenac où il retrouva son ami d'enfance, le P. Buisset, mais où il apprit en même temps la mort douloureuse de leur vieux professeur, le P. De La Ribourde, que les sauvages avaient assommé de leur casse-tête, le prenant sans doute pour un espion de leurs ennemis, sur un rivage où le chevalier De Tonti avait abandonné le pauvre vieillard! Après avoir versé quelques larmes sur le sort de son maître chéri, car, malgré sa pieuse résignation, le P. Hennepin avait une sensibilité très-vive, qui se manifeste fréquemment dans ses récits, il se rendit à Mont-réal, où résidait alors le comte De Frontenac, vice-roi de la Nouvelle France [2].

On croyait le P. Hennepin massacré par les sauvages,

[1] *Nouveau Voyage*. Chap. XXXV, p. 323 et suiv.
[2] *Nouv. Découv.* Chap. LXXV, p. 494.

depuis plus de deux ans. Le bruit avait même couru qu'ils s'étaient servi de son cordon pour le pendre [1]. Décharné, brûlé du soleil, hâve et vieilli par la fatigue, il était méconnaissable quand il parut aux yeux du gouverneur étonné, sans manteau et à demi couvert des lambeaux d'une robe de Saint François de couleur douteuse, rapiécée avec des morceaux de peau de taureau [2]. Le vice-roi le reçut avec une distinction toute particulière, le faisant manger à sa table, où il lui préparait lui-même de légères portions de mets délicats, pour le remettre peu à peu de ses fatigues, et prenant un plaisir tout particulier à l'interroger sur les détails de ses voyages. Le P. Hennepin mettait pourtant beaucoup de réserve dans tout ce qui concernait la première partie de son exploration vers l'embouchure du Mississipi [3]. Le comte De Frontenac ramena Hennepin à Québec où le récollet demanda à l'évêque, qui était toujours M. De Laval, la permission de rentrer au couvent des Anges, près de cette ville, afin d'y goûter un peu du calme dont il avait tant besoin [4].

Après avoir passé près d'un an de repos au Canada, Louis Hennepin revint en Europe, pour faire imprimer la relation de ses voyages. Son premier travail, dédié à Louis XIV, porte le titre de *Description de la Louisiane, nouvellement*

[1] *Nouv. Découv.* Chap. LXXII, p. 465 et chap. LXXVIII, p. 502.
[2] *Ibid.* Chap. LXXI, p. 459.
[3] *Ibid.* Chap. LXXIII, p. 472.
[4] *Ibid.* p. 476.

découverte au sud-ouest de la Nouvelle France, par ordre du roy. Avec la carte du pays : les mœurs et la manière de vivre des sauvages, Paris, Sébastien Huré, 1683, in-12. C'est dans cet ouvrage qu'est donné, pour la première fois, le nom de *Louisiane* au pays que l'auteur avait exploré le premier. Il avait la délicatesse de ne pas parler de la manière dont il avait reconnu le cours du Mississipi, afin d'en laisser tout l'honneur à La Salle, chef de l'expédition. Nous verrons bientôt comment il fut récompensé de sa modestie.

Retiré d'abord au couvent des récollets du Câteau-Cambresis, où il fut vicaire et supérieur, il ne tarda point à y recevoir la visite du P. Zénobe Membré de Bapaume, missionnaire du même ordre, avec lequel il avait fait la première partie de ses voyages, et qui l'engageait à retourner avec lui dans les mêmes contrées, pour la seconde expédition de M. De La Salle ; le P. Hennepin rebuté par tous les déboires qu'on lui avait déjà donnés à propos de la publication de son premier livre, dégoûté surtout de la hauteur du capitaine qu'il avait eu l'occasion d'apprécier, n'avait plus l'envie de recommencer, surtout avant d'avoir mis toutes ses notes en ordre. Ses supérieurs l'envoyèrent alors au couvent des récollets de Renti en Artois, avec le titre de Gardien. Il y séjourna trois ans, et pendant ce temps, son activité, qui devait toujours se prendre à quelque ouvrage capable de l'occuper, lui fit rebâtir le monastère de fond en comble [1].

[1] Avis au lecteur, sans pagination, de la *Nouvelle Découverte*.

Le sieur De La Salle qui ne pardonnait pas au P. Hennepin d'avoir découvert le Mississipi avant lui, était l'homme qui avait suscité au bon récollet presque toutes les mauvaises querelles qu'on lui faisait. Comme il se doutait en outre que le Révérend Père, fatigué de ces injustices, finirait par publier sur ses voyages, toute la vérité, ce qui diminuerait encore de beaucoup l'honneur des découvertes qu'il espérait compléter dans sa seconde expédition et qu'il voulait s'attribuer entièrement, La Salle employait ou suggérait tous les moyens pour dégoûter le P. Hennepin de rester plus longtemps en Europe.

Irrité de l'inutilité des démarches qu'il avait fait faire par le P. Zénobe Membré pour engager notre voyageur à retourner avec lui dans la Louisiane, La Salle ne s'était pas rembarqué sans munir de ses instructions des personnes qui pussent le remplacer convenablement auprès du pauvre Père, qu'on ne voulait pas laisser en repos. L'ordre des Récollets avait alors, dans la partie de la Belgique récemment conquise par Louis XIV, un Commissaire Provincial des Pères de Paris, qui prenait le titre de Commissaire royal de tous les Récollets des Pays-Bas conquis. Cet homme nommé le P. Hyacinthe Lefèvre, ami de La Salle et bien stylé par lui, invita de nouveau Hennepin à retourner au Canada. Celui-ci s'en excusa sur ce qu'il avait essuyé assez de fatigues et de dangers pendant onze ans de séjour dans ces contrées, alléguant d'ailleurs que les lois de

l'Ordre ne l'obligeaient point d'aller contre son gré aux missions d'outre-mer. [1]

Le Commissaire piqué de ce refus ne tarda pas à trouver l'occasion de s'en venger. Un Chapitre général de l'Ordre étant convoqué à Rome, le P. Hennepin se proposait d'y accompagner le P. Alexandre Voile pro-Ministre de la Province, qui l'avait demandé. Le Commissaire-général des Récollets l'en empêcha et le fit retourner au couvent de S[t].-Omer.

Non content de ces indignes vexations, le même P. Hyacinthe Lefèvre, ayant su que le P. Hennepin était Belge, profita de ce prétexte pour lui faire remettre une *obédience* ou mandat de départ pour les terres d'Espagne, sur un ordre prétendu du premier Ministre de France (Louvois) qu'on faisait parler après sa mort (arrivée le 28 octobre 1685)[2]. « Quelle « récompense, dit M. Arthur Dinaux, offerte à l'homme « qui avait découvert pour la France un pays plus grand « que l'Europe, et auquel il avait donné le nom du « Roi [3]. »

Le pauvre prêtre chassé pour ainsi dire de la France qu'il avait enrichie, vint se réfugier à Gosselies près de Charleroy. Il y fut nommé Directeur des religieuses de la Pénitence, appelées Récollectines, et, par une de ces vicissitudes qui changent

[1] *Nouvelle Découverte*, etc. V. l'avis au lecteur.
[2] Paquot. loc. citat.
[3] *Archives du nord*. Loc. citat.

complétement l'existence d'un homme, celui qui avait découvert d'immenses contrées, traversé ou suivi les plus grands fleuves, habité les rivages des plus grands lacs du monde et endoctriné les sauvages les plus redoutés, passa cinq années aux bords de l'un des plus paisibles ruisseaux de nos contrées (le Piéton), gouvernant de douces et humbles filles consacrées à la prière. Il profita de son séjour à Gosselies pour y faire bâtir, « une assez jolie église à double voûte, avec un par-« loir commode et d'autres édifices considérables [1].»

Quand Louis XIV vint camper dans le voisinage de Gosselies, à La-Chapelle-lez-Herlemont, le P. Hennepin en profita pour aller remettre en personne un placet au roi, réclamant contre l'injustice qui l'avait banni des Provinces de France. Le Roi ordonna que le placet fut pris par le Grand-Prévôt de la Cour pour lui être représenté ; « mais occupé de batailles et de conquêtes, dit M. Arthur Dinaux, il oublia bientôt le pauvre récollet, et le grand prévôt se donna bien de garde de l'en faire ressouvenir. » Les persécutions du P. Hyacinthe Lefèvre ne laissèrent même pas encore le P. Hennepin en repos à Gosselies. Le P. Louis Lefèvre frère du P. Hyacinthe, étant provincial de Paris, profita de l'occupation de Charleroy par les Français, pour prétendre que le couvent de Gosselies, si près de Charleroy, devait aussi dépendre de la France, ce qui était complétement faux, comme l'a fait très-bien ob-

[1] Avis au lecteur de la *Nouvelle Découverte*, etc.

server le P. Hennepin lui-même [1]. Mais celui-ci voyant qu'il y avait des intelligences entre le Provincial de Paris et quelques Pères de la Province de Flandre où on voulait l'envoyer, se rendit à Ath, sa ville natale, où il protesta, devant toute la Communauté des Récollets, contre le dessein qu'on avait de l'incorporer à la province de Flandre, où il ne pouvait espérer de vivre tranquillement, *malgré les nombreux services qu'il avait rendus dans tous les lieux où il avait été jusqu'alors* [2].

C'est à cette époque qu'il obtint du sieur de Blathway premier secrétaire de guerre du Roi Guillaume, une sauvegarde par écrit, pour les religieuses de Gosselies, qui, selon la remarque de M. Dinaux, couraient le risque d'être pillées et offensées de plus d'une façon par les gens de guerre; et du comte d'Athlonne, général de la cavalerie hollandaise, une défense de démolir les hautes murailles du couvent des Récollectines. Le sieur de Blathway lui fit encore tenir une lettre écrite par ordre exprès de S. M. britannique, (le roi Guillaume) au P. Payez, Commissaire-Général des Récollets à Louvain, le priant de donner à Hennepin une obédience pour les missions de l'Amérique, avec la faculté de demeurer, avant son embarquement, dans quelqu'une des Provinces Unies, où il pourrait travailler à la relation complète de ses

[1] *Ibidem.* Loc. citat.

[2] Paquot. Loc. cit. p. 273, transcrit en les approuvant, ces paroles qui sont à peu près dans le texte même de la plainte du P. Hennepin.

découvertes dans le nouveau-monde. Le P. commissaire ayant fait attendre les lettres-patentes qu'on lui demandait, le P. Hennepin prit, à Ath même, la bénédiction de l'internonce de Bruxelles, et se rendit à Louvain avec une lettre du P. Bonaventure Poerio Généralissime de son Ordre, qui lui avait écrit de Rome le 31 mars 1696, pour recommander au Commissaire-Général, de faire ce que souhaitait le P. Hennepin [1].

Cette puissante recommandation ne leva pas encore immédiatement les scrupules du P. Payez. Le P. Hennepin repoussé de la France qui lui devait des récompenses, s'était adressé au Baron de Malkeneck Conseiller de l'Electeur de Bavière et à M. Coxis Chef-Président pour le Roi d'Espagne en Belgique, afin d'obtenir leur agrément à l'acceptation des bonnes grâces du Roi Guillaume, que MM. De Blathway et d'Athlonne étaient parvenus à lui concilier. Le P. Payez différa la délivrance de l'*obédience* que le Généralissime de l'Ordre lui enjoignait en quelque sorte d'accorder au Père Hennepin, jusqu'à ce que les Gouverneurs de la Belgique lui eussent confirmé en personne, que c'était de leur consentement qu'il allait demander un asile provisoire à la Hollande. Le P. Hennepin fut donc obligé d'aller attendre ses *lettres-patentes* au Couvent des Récollets d'Anvers [2].

[1] *Nouvelle Découverte.* Avis au lecteur, sans pagination.
[2] *Id. Ibidem.*

Déterminé à profiter de la protection qui lui était offerte dans un pays habité par des protestants, à y séjourner même jusqu'à ce qu'il eût achevé la publication de ses notes, le P. Hennepin crut qu'il était convenable d'adopter pour ce voyage des vêtements qui n'attirassent point les regards comme l'auraient fait indubitablement et non sans occasionner quelque scandale, la robe, le capuchon et le cordon de saint François, portés ostensiblement dans les rues d'Amsterdam, où il se proposait de se rendre. Eh bien! cette précaution toute simple, dictée par la prudence et approuvée par ses supérieurs, fut relevée plus tard avec d'autres griefs tout aussi peu fondés, pour faire douter de la persévérance du pauvre religieux dans la foi de ses pères.

Mais achevons d'abord le récit de ses aventures et de ses pérégrinations qui ne sont pas encore terminées. Il avait enfin ses *lettres-patentes* et de plus, ce qui était non moins essentiel pour aller dans un pays où la quête était interdite, il avait reçu des secours pécuniaires par M. Hul envoyé extraordinaire de Guillaume III. Il partit pour Amsterdam en compagnie d'un capitaine de vaisseau vénitien. Les routes n'étaient guère plus sûres alors de ce côté, que les pays sauvages qu'il avait parcourus vers le Haut-Mississipi, et, qui pis est, les flibustiers de la Campine n'étaient pas arrêtés par le respect que les sauvages témoignaient de temps à autre aux *pieds-nuds*, comme ils appelaient les mission-

[3] *Nouvelle Découverte*, avis au lecteur.

naires de l'ordre de Saint François. Six hommes à cheval arrêtèrent les deux voyageurs entre Anvers et le Moerdyk, et les dévalisèrent complétement, sans leur laisser une obole. Cependant avec l'aide d'amis qu'il avait en Hollande, le P. Hennepin se rendit à Loo et de là à Lahaye où l'accueillit parfaitement M. De Blathway, qui répara le tort que lui avaient fait les brigands et le présenta même au Roi son protecteur, au moment où ce prince se disposait à partir pour l'Angleterre.

Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il croyait qu'il pourrait faire imprimer sans difficulté les deux volumes de sa relation. Les libraires prétendirent que les manuscrits qu'il présentait n'étaient guère que la répétition de celui qu'il avait déjà fait imprimer. Rien n'était plus facile à vérifier, et la moindre comparaison aurait prouvé le contraire : néanmoins cela s'accrédita si bien, que nous retrouvons le même mensonge reproduit, avec une légèreté sans égale, dans les relations postérieures du chevalier De Tonti et de Joutel qui avaient été ses compagnons de voyage et pouvaient d'ailleurs, à une simple lecture, s'assurer de la fausseté de cette assertion. On a été jusqu'à prétendre que les trois volumes publiés par lui ne sont que trois éditions du même ouvrage. Tandis que le premier n'est qu'une description des pays et des lacs qui séparent le Canada de la Louisiane, sans aucun détail sur les bords du Mississipi; le second, au contraire, a pour principal objet la description des rives du

Mississipi et contient des renseignements tout-à-fait nouveaux sur les mœurs des sauvages qui habitent ces vastes contrées; le troisième enfin, quant à la partie historique, est entièrement étranger au voyage même du P. Hennepin : c'est une relation, faite sur documents fournis par d'autres, de la seconde expédition de La Salle, allant à la découverte, par mer, de l'embouchure du Mississipi, et qui périt, comme on sait, assassiné par des hommes de son équipage, avant d'être arrivé à son but. Le P. Hennepin contrôle simplement, par ce qu'il sait personnellement, quelques particularités de cette relation, et la moitié du volume ajoute de nouveaux détails sur les coutumes des sauvages parmi lesquels il avait si longtemps vécu.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir des libraires d'Amsterdam, il se rendit à Utrecht où il parvint enfin à faire imprimer sa *Nouvelle Découverte*, par Guillaume Broedelet, en 1697, et son *Nouveau Voyage* chez Ernest Voskuyl, l'année suivante.

L'un et l'autre de ces ouvrages sont dédiés au Prince (Guillaume III) qui lui donnait asile et protection dans une partie de ses Etats. De là des reproches de versatilité et presque d'apostasie. Il suffit d'avoir lu quelques pages de l'un de ces ouvrages pour être convaincu que le candide religieux est resté toujours fortement attaché non seulement au catholicisme, mais à la règle de son ordre qu'il vante, qu'il exalte même à tout moment, ne perdant jamais l'occa-

sion de rappeler les services qu'il a rendus ou qu'il peut rendre encore à la propagation de la foi. Peut-être même, comme MM. Eyriès et Arthur Dinaux le soupçonnent, que ce trop vif attachement du bon Père à ce qui intéressait son Ordre, n'a pas peu contribué à mécontenter des écrivains d'un autre Ordre qui a été presque partout remplacer le premier en Amérique, et dont le P. Hennepin ne loue ni la modération, ni le désintéressement. Il dit souvent que les sauvages prenaient aisément confiance en ce que leur disaient les *pieds-nus* (récollets), parce qu'ils les voyaient posséder tout en commun, comme eux-mêmes, et s'abstenir d'accumuler des richesses d'aucun genre; tandis que d'autres missionnaires soigneux de choisir, partout où ils arrivaient, les terres les plus fertiles et de construire des édifices splendides, semblaient aux sauvages peu différents des Européens que l'amour du trafic attirait seul dans ces contrées. Son dernier ouvrage contient un chapitre qui a pour titre : « *Comme les Religieux de Saint François ont devancé par toute la terre habitable les Pères Jésuites dans les missions.* Serait-ce à de pareils motifs qu'il faudrait attribuer les préventions du P. Charlevoix et de beaucoup d'autres, comme le pensent les écrivains que nous citions tantôt? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont d'une extrême injustice.

Ses dédicaces adressées successivement à Louis XIV et au Roi d'Angleterre sont taxées d'adulation et de servilité : on ne réfléchit pas que les formules les plus louangeuses étaient

reçues alors, ou pour mieux dire, prescrites par la coutume, sans qu'on y attachât plus de conséquence qu'aux obséquieuses souscriptions naguère encore d'un usage général au bas des lettres. Y a-t-il de la raison à reprocher à un humble enfant de Saint François, de s'y être soumis en parlant aux deux plus puissants princes de son époque, lorsque le grand Corneille lui-même s'y pliait, sans avoir jamais fait douter de la noble indépendance de ses sentiments.

On oublie d'ailleurs que pour le P. Hennepin, il s'agissait d'autre chose que d'obtenir un regard souriant ou des paroles flatteuses : il avait besoin pour l'accomplissement de ses grands desseins, des secours efficaces d'une puissance. Etait-il adulateur ou ennemi de son pays, l'illustre Génois qui se vit forcé d'aller mendier d'une cour de l'Europe à l'autre, la permission, avec les moyens, de découvrir un monde nouveau, pour le donner au Prince qui le mettrait à même de réaliser le rêve de son génie ?

Eh bien, le Père Hennepin rêvait aussi une grande découverte ; il comptait trouver une route pour aller au Japon, sans passer la Ligne. Et qui avait le droit alors de rire d'un pareil projet ? Qui l'oserait aujourd'hui même, en pensant que cet homme avait découvert le Mississipi et traversé le premier dans sa plus grande étendue l'immensité des terres qui séparent Québec des lieux où fut depuis établie la Nouvelle Orléans ?

Et quel était le but de cet homme ? De s'enrichir, de con-

quérir pour lui ou les siens des mines ou des terres, ou de dominer sur d'autres hommes? Non! enfant d'un Ordre voué à la pauvreté, il s'était interdit le droit de posséder rien en propre; humble par devoir, il ne lui était pas permis de se glorifier même du bien qu'il pouvait faire. Un saint zèle de civilisation, de propagation des principes du christianisme était le seul but qui l'animait. Moins excusables que ceux qui avaient refusé les premières offres de Colomb, c'est après avoir été mis à même de profiter des premières découvertes de celui-ci, que les conseillers du grand Roi, l'avaient indignement repoussé du pays dont il avait étendu les possessions, et qu'on l'obligeait de colporter ailleurs son zèle, son courage et ses vues généreuses! Et ceux-là même qui lui contestaient le mérite de ses travaux antérieurs et lui faisaient refuser les moyens de les continuer, lui reprochaient de chercher au dehors l'appui dont il avait besoin, pour achever l'œuvre commencée!

Le dernier volume donné par lui en 1798, mentionne en divers endroits le projet de publier encore une partie qui n'a jamais vu le jour, ce qui a fait soupçonner à Paquot (suivi par les autres biographes) que le P. Hennepin était mort à Utrecht après sept à huit ans de séjour en cette ville. M. Arthur Dinaux cite un document qui prouve qu'il était encore à Rome au commencement du XVIIIe siècle. L'abbé Dubos, connu par ses *Réflexions sur la poésie et sur la peinture* et par ses histoires de la *Ligue de Cambray* et de l'*Établissement de la monarchie française* étant à Rome en 1701,

écrivit une lettre à l'antiquaire Thoynard, dans laquelle il parle des projets du P. Hennepin, alors au couvent de l'*Ara cœli* à Rome. Le cardinal Spada devait, d'après cette lettre, lui faire les fonds d'une nouvelle mission pour les pays mississipiens. « Il est douteux, ajoute M. Arthur Dinaux, que malgré son humeur voyageuse, le récollet, alors âgé de plus de soixante ans, ait pu mener à fin un projet aussi aventureux. « Le Père Hennepin resta longtemps oublié, ajoute le même écrivain; on remua un peu ses cendres lorsque, sous le système financier de l'écossais Law, on créa les fameuses et désastreuses actions du Mississipi, puis on n'en parla plus. Les vastes contrées que le courageux missionnaire avait découvertes, ces fleuves rapides et immenses que le premier il avait descendus, ces lacs, autant de mers intérieures, dont il avait vu gronder les tempêtes, se couvrirent bientôt de tous les prodiges de la civilisation, tandis que les cendres du pauvre récollet, qui traça si laborieusement la voie qui conduisait dans ces nouveaux pays, gisaient ignorées en Europe, sans qu'on sût seulement où fût creusé son tombeau. »

« En 1842, lorsqu'il s'agit de baptiser de noms chers au pays ces machines puissantes et rapides qui traînent après elles des milliers de voyageurs sur les lignes de fer, un homme intelligent fit tracer en lettres d'or le nom de Hennepin non moins heureusement choisi que ceux d'Ortélius et de Mercator, sur une des locomotives nouvelles. » ARTHUR DINAUX. *Archives*, etc. loc. cit.

Nous avons donné les titres exacts des trois ouvrages publiés par le P. Hennepin : du premier p. 38, du second p. 70 note 2, du troisième p. 71, note 1. Le 1er a été traduit en italien par Casimir Frischotti, Bologne 1686 in-12, et en allemand, Nuremberg 1689 in-12. Il y eut une seconde édition, dit M. Arthur Dinaux, Paris, Am. Auroy 1668 in-12 de 312 pages.—La *Nouv. Déc.* qui a aussi une seconde édit. Amsterdam, Vansomeren 1698, 36 feuillets liminaires 506 p. et 5 feuillets de cartons entre les pages 312-15 a été traduite en Allemand par J. G. Langen, à Brême, Saurmand 1699 in-16 282 pp. M. Arthur Dinaux signale encore 2 éditions postérieures. Enfin le 3e a été traduit sommairement en espagnol sous ce titre : *Relacion de un pais que nuevamente se ha descubierdo en la America septentrional de mas estendido que es la Europa y que saca a luz en Castellana, debajo de la proteccion de el Exmo S. Duque de el infantado Medrano, director de la Academia real y militar de el exercito de los Paises-Baxos. En Bruxellas Lamberto Marchant* 1699, in-12. etc.

TABLE GÉNÉRALE

—

B

Bayle (Pierre) né à Carlat dans l'ancien comté de Foy le 18 Novembre 1647, connu surtout pour son Dictionnaire, entrepris pour servir de critique et de supplément à celui de Moréri. Ne parle pas du P. Hennepin, p. 2.

Buisset. (Le P. Luc) compagnon de voyage du P. Hennepin, mort à Saint-François près Châtelineau, p. 12.

C

Cavelier de la Salle, Normand, ancien Jésuite, chef de l'expédition dont le P. Hennepin faisait partie. Son portrait. p. 8. — Premières altercations avec le P. Hennepin pendant la traversée p. 10. Suscite des difficultés de tout genre au Missionnaire rentré en France, pour l'obliger à retourner une seconde fois en Amérique, p. 29.

Charlevoix, (Pierre Franç. Xavier) Jésuite né à St.-Quentin en 1682. qui s'embarqua en 1720 pour les Missions du Canada. Auteur d'une *Histoire et Description du Japon* abrégé de Kempfer; 2° d'une *Histoire de St.-Domingue* et d'une *Histoire de la Nouvelle-France*, est bien loin de rendre toujours justice au P. Hennepin, p. 8. — C'est à tort qu'il suspecte la véracité de la relation du voyage sur le Mississipi, p. 19. — Pourquoi le P. Charlevoix n'est pas impartial dans ses jugements sur le P. Hennepin selon M. M. Eyriès et Arthur Dinaux. p. 37.

D

Dinaux, (Arthur) L'un des Directeurs des *Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, qui se publient par cahiers à Valenciennes. Sa notice sur le P. Hennepin citée (p. 2. et passim, a servi de base à celle-ci, qui est un peu plus développée.

Dubos (L'abbé), auteur des *Réflexions sur la poésie et sur la peinture*, de *l'Histoire de la ligue de Cambray* et d'une *Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Française* qui a été abrégée, ainsi que les *Observations* de Mably *sur l'Histoire de France* par Thouret, donne dans une lettre à l'antiquaire Thoynard des renseignements précieux sur de nouveaux projets de mission formés par le P. Hennepin déjà vieux, alors au couvent de *l'Ara-cœli* à Rome. (1701) V. p. 39.

E

Eyriès (J. B. Benoit), Voyageur, et traducteur du Voyage de Broughton, (angl.) dans le nord de la mer pacifique, des *Tableaux de la nature* d'Alex. De Humboldt. (allemand) de *l'Histoire des naufrages* de Perthes, du Voyage en Perse de Morier (l'auteur d'Hadgi Baba), du *Voyage dans l'intérieur du Brésil* par S. Mawe etc, etc; auteur d'un grand nombre de notices géographiques dans la *Biographie Universelle*, des frères Michaud. Son article Hennepin cité, p. 1. idem p. 19. —

F

Feller, (Xavier de) jésuite né à Bruxelles, auteur du *Journal historique et littéraire* publié d'abord à Luxembourg, puis à Liége et de plusieurs pamphlets contre la domination autrichienne, à l'époque de la révolution brabançonne : publia sous son nom un dictionnaire historique dans lequel, à la vérité, grand nombre d'ar-

ticles sont la reproduction littérale de ceux du dictionnaire de Don Chaudon; ce dictionnaire renferme une petite notice assez sèche sur le P. Hennepin. 2.

Fénélon, (Fr. de Salignac de Lamotte) archevêque de Cambray, auteur du *Télémaque*, des Maximes pour l'*éducation d'un prince*, de *La Direction* pour l'*éducation des filles*, d'un *Traité de l'existence de Dieu*, *lettres* et *dialogue sur l'éloquence*, etc, etc. Fit la mission dans le même pays où le P. Hennepin l'avait faite environ dix ans avant lui. (L'Aunis). 7.

H

Hennepin (Louis), né à Ath vers 1640, fait son noviciat dans le couvent des Récollets de Béthune, où il a pour professeur le P. de la Ribourde qu'il aima beaucoup pendant toute sa vie 3. — Manifeste de bonne heure un grand zèle pour les missions étrangères; demeure quelque temps à Gand, auprès d'une sœur mariée : y apprend le flamand pour pouvoir faire la mission dans les Flandres, 4. — Voyage en Italie et en Allemagne, 5. — Delà il va quêter à Calais et à Dunkerke où les récits des matelots et des capitaines au long cours augmentent son désir de voyager, 6. — Mission en Hollande, à la suite des armées de Louis XIV. Dangereusement malade à Maestricht, 7. — Guéri, l'année suivante (1674) le retrouve aumônier au camp de Seneffe, ibid. — Envoyé à la Rochelle pour la mission du Canada, remplit les fonctions pastorales dans un village de l'Aunis, en attendant l'embarquement, 7. — Sa conduite pendant la traversée, lui suscite des difficultés de la part du sieur De La Salle, 8-10, et lui concilie la confiance de l'évêque de Québec, 10 - 11. Ses excursions à vingt ou trente lieues de Québec, 11 - 12. Va chez les Iroquois avec le P. Buisset : reste deux ans au bord du lac Ontario, au fort de Catarockoui, 13. Arrive au pied de la chûte du Niagara, 14. — Traverse le lac Erié, le lac Huron, et le lac Michigan ou des Illinois. 14. — Descend la ri-

vière des Illinois et le Missisipi, 15. — 18 — C'est à tort que le P. Charlevoix suspecte la véracité de cette relation, 19. — Remonte le fleuve jusque vers sa source, 20. — Est fait prisonnier par des sauvages qui sont à chaque instant disposés à le massacrer, 21. — Manière dont s'y prennent les sauvages pour le forcer de courir avec eux; — Est adopté pour fils par un chef, ibid. — Régime auquel on l'assujétit pour le guérir de ses fatigues, 22. — Ce qu'il dit de la facilité avec laquelle ils adoptent nos enseignements religieux, 23. — Profite d'une grande chasse pour retourner vers Québec 24. — Passe l'hiver au bord du lac Huron avec le P. Pierson jésuite son compatriote, 25. — Régime habituel du P. Hennepin pendant son séjour chez les sauvages, 25 — 26. — Son retour à Mont-Réal où on le croyait massacré par les sauvages, 27. — Revenu en Europe, il publie sa première relation dédiée à Louis XIV qui ne lui en témoigne aucune reconnaissance, 28. — Envoyé par ses supérieurs au couvent de Renti en Artois, il rebâtit le monastère de fond en comble, ibid. — La Salle lui suscite mille tracasseries pour l'obliger à retourner avec lui dans la Louisiane, 29. — Pour le punir de son refus on lui défend d'aller à un chapître général de l'ordre convoqué à Rome, 30. — Pour le récompenser d'avoir doté la France d'un pays plus grand que l'Europe, on lui donne l'ordre de rentrer en Belgique, en qualité de sujet du roi d'Espagne, ibid. — Directeur des Récollets à Gosselies, il y demeure cinq ans et y bâtit une église. 31, — Présente à Louis XIV au camp de la Chapelle près de Gosselies un placet bientôt oublié, id. — Persécuté de nouveau le P. Hennepin va protester devant la communauté de son ordre à Ath. 32. — Protégé par les ministres du roi Guillaume et par le généralissime de son ordre il obtient une obédience pour les missions en Amérique, avec l'autorisation de séjourner provisoirement dans les Provinces-Unies, 33 — Accusé à tort de n'avoir pas été ferme dans sa foi religieuse 34-36 — Est dévalisé complétement entre Anvers et le Moerdyck 35 — Les

diverses relations de ses voyages ne sont pas seulement, comme on l'a prétendu, différentes éditions du même ouvrage; ce sont bien réellement trois ouvrages distincts p. 35. — Lavé du reproche de servilité ou de versatilité fondé sur ses épîtres dédicatoires 36-38. — Avait besoin d'une protection puissante, pour réaliser ses grands projets, 39. — Etait à Rome, au couvent de l'*Ara cœli*, en 1701; sur le point de partir pour une nouvelle mission dans les pays mississipiens. On ne sait où il est mort. 40. — Une locomotive baptisée de son nom p. 41 — Note bibliographique ibidem.

J

Joutel, pilote de M. De La Salle dans la seconde expédition entreprise par ce dernier pour aller explorer l'embouchure du Mississipi. C'est d'après le journal de Joutel qu'un M. De Michel rédigea la relation de ce voyage, p. 9 et *ibid.* note 3.

L

Ladvocat (J. B.), savant professeur de Sorbonne au XVIIIe siècle, auteur d'un Dictionnaire historique, abrégé de Moréri, successivement augmenté par Leclerc, et par une société de gens de lettres. Ne parle pas du P. Hennepin, p. 21.

Labontan (baron de), auteur de *Voyages dans l'Amérique septentrionale* (cités note 3, p. 11).

M

Michel (De), rédacteur du *Journal historique du dernier voyage de M. De La Salle*, etc., d'après les notes tenues par Joutel, v. ce nom.

Moréri (Louis), provençal, auteur du premier Dictionnaire des hommes illustres qui ait été publié en France. On n'y trouve rien, non plus que dans ses continuateurs, sur le P. Hennepin, p. 2.

P

Pierson (Le P.), Jésuite, Missionnaire au Canada, compatriote du P. Hennepin (d'Ath.) avec qui il passa un hiver au bord du lac Huron, à Michillimakinac, p. 24.

R

Ribourde (le P. Gabriel de La), Directeur des novices au couvent des Récollets de Béthune fut l'un des premiers maîtres du P. Hennepin, qui l'aima tendrement pendant toute sa vie p. 3. — Faisait partie de l'expédition pour le Canada p. 9. — Décide le P. Hennepin à descendre la rivière des Illinois p. 17. — Périt massacré par des sauvages, ayant été abandonné par le Chevalier De Tonti, p. 26.

T

Tonti (De), gentilhomme napolitain fils de celui qui imagina le système de rente viagère appelé d'après lui tontine. Auteur d'une relation de voyage dans la Louisiane; était de la même expédition que le P. Hennepin, p. 9. — Abandonna le vieux P. de la Ribourde qui fut massacré par des sauvages, p. 26. —